

Les frontières de l'élite. Le monde de la mode entre glamour et précarité.

Giulia Mensitieri

Doctorante

EHESS-CEAF, École nationale d'Architecture Paris la Villette, Laboratoire Architecture

Anthropologie

giulia.mensitieri@gmail.com

Dans les autres communications de ce même atelier, il a été question d'explorer des espaces liminaires : le boulevard périphérique à Paris, des interstices comme des friches, des squats, des ghettos, ainsi que d'autres objets faisant appel aux multiples dimensions de la frontière.

Or, si les réalités décrites sont marginales et marginalisées du point de vue social et spatial, c'est parce que dans les logiques urbaines, d'autres réalités existent, d'autres groupes qui sont au centre, qui représentent le centre, et qui sont les destinataires de la ville en devenir. Ces acteurs, par leur prise de place, poussent les « autres » aux marges, et repoussent les marges.

Les acteurs auxquels je m'intéresse constituent précisément ce centre, ils incarnent une sorte de citoyen modèle, ils déclenchent activement les processus de gentrification, et sont les destinataires privilégiés des politiques urbaines.

Ici, ma tentative d'une anthropologie du décentrement consiste à chercher non pas aux marges, mais aux marges du centre, aux marges de l'élite, dans une frontière qui est effectivement épaisse par son caractère intrinsèquement liminaire. Il s'agit, comme nous allons le voir, d'une population placée dans un entre-deux, partagée entre une position de pouvoir et une réalité professionnelle précaire, et ce en dépit de la symbolique d'un modèle dominant qu'elle s'approprie. Une population qui se revendique d'un cosmopolitisme sans frontières, tout en produisant paradoxalement des frontières au sein de la ville contemporaine.

La frontière est abordée comme un outil par lequel nourrir la réflexion de la thèse. Il ne s'agit donc pas d'une frontière matérielle en tant qu'objet de la recherche, mais d'une métaphore heuristique. La frontière est entendue dans sa dimension symbolique et sociale, elle est un emplacement privilégié par lequel observer comment et où s'engagent des processus d'inclusion et d'exclusion, des rapports de forces, et des dynamiques identitaires, dans le contexte du terrain en cours.

La globalisation se caractérise notamment par des frontières transversales : elles procèdent de dynamiques supra ou transnationales, et sont à l'origine de la formation de nouvelles classes et de nouveaux processus d'exclusion.

À partir du terrain de ma thèse, je me concentre sur l'émergence d'une catégorie sociale symboliquement hégémonique dans la ville contemporaine : l'élite cosmopolite (Friedman, 1999). Pour le dire avec l'anthropologue Jonathan Friedman, le cosmopolitisme implique du point de vue de « l'idéologie », la capacité de distancier de soi-même d'où on est et d'où on vient. Chez les cosmopolites, la diversité culturelle est consommée sous forme de produit, et est appropriée dans les vies sous forme d'esthétique. Les subjectivités se construisent par le bricolage et l'incorporation de ces référentiels multiples. Les parcours de vie multilocalisés, la mise en scène d'une sorte

d'unicité créative et exceptionnelle, produisent de nouvelles figures d'autoreprésentation. Les métaphores de l'ouverture et du décloisonnement forment la trame centrale sur laquelle se construisent ces identités. Les discours de ces acteurs prêchent l'appartenance à un *mundus* : en se construisant comme acteurs d'une scène-monde, ils s'affirment par une idéologie de la non-frontière. L'imaginaire de cette élite cosmopolite est dépouillé de démarcations entre appartenances locales, lieux géographiques, et milieux sociaux.

L'ethnographie, par contre, expose crûment de nombreuses contradictions entre ces discours et les réalités factuelles. Elle laisse émerger l'existence et la production constante de frontières identitaires, sociales, économiques et spatiales, entre ce « monde » (Augé, 1994) et les autres réalités socio-anthropologiques qui lui sont juxtaposées. Le terrain nous montre également la production de frontières inexplicités au sein de ce même cosmos.

A l'intérieur de cette population transnationale, je m'intéresse aux travailleurs du monde de la mode que j'observe par un terrain localisé à Paris et à Bruxelles. Mon ethnographie concerne des grands créateurs, des jeunes créateurs, des designers, des stylistes, des mannequins, des photographes, des habilleuses, des graphistes, ainsi que d'autres profils du secteur. Cosmopolite de fait, car peuplé par des individus de toutes origines, ce milieu est aussi producteur d'imaginaires globalisés. Il est en outre investi d'une valeur symbolique très forte : il incarne une certaine idée de *cool* et de modernité, qui est précisément celle de la mondialisation culturelle. Il s'agit également d'un monde couvert d'une aura de glamour. Travailler dans la mode est quelque chose qui « fait rêver », c'est du moins ce qui ressort régulièrement lors des entretiens.

Ce monde jouit d'un capital symbolique très positif. C'est précisément ce capital, et le prestige social qui en découle, qui constituent pour ces acteurs la clé d'accès à l'Olympe des élites. Car comme le terrain le révèle, du point de vue économique, la plupart des travailleurs du monde de la mode se trouvent dans des conditions de précarité.

Ce milieu professionnel est sujet à un écart croissant entre une élite (au sens « classique » du terme) détenant le pouvoir contractuel et le pouvoir décisionnel, et une masse de travailleurs amenés à accepter des rémunérations basses, des formes précaires d'emplois souvent non déclarés, qui agit avec une autonomie très relative au sein d'une réalité fortement hiérarchisée.

Or, ces sujets se perçoivent et sont perçus comme une élite, ce qui les place dans cette catégorie.

Je me heurte à l'existence d'un décalage significatif sur deux niveaux : d'une part, on pourrait dire en caricaturant que les cosmopolites de la mode perçoivent leur propre monde comme une communauté harmonieuse d'individus hétérogènes, épanouis par l'expression de leur propre créativité. Or, cette perception diffère de la réalité professionnelle décrite. Car comme on l'a vu, ce monde est fait d'une certaine forme de diversité, mais aussi d'asymétries qui s'objectivent en formes de domination. Mais le décalage existe également à une autre échelle, à savoir la représentation qu'ont du monde de la mode ceux qui n'en font pas partie. En effet, s'il est vrai que la réalité professionnelle de ce milieu est souvent inconfortable et instable, travailler dans la

mode peut aussi conférer un pouvoir symbolique fort, un capital social important, grâce à l'image positive et attirante dont le secteur dispose dans la société contemporaine.

Où se placent donc les frontières dans cet emboîtement de dominations et de capitaux symboliques, sociaux et matériels ? Où se placent les frontières au sein de l'élite, et celles de l'élite même ? J'espère trouver des pistes d'analyse à ces questions par le travail de thèse. Dans cette réflexion, je mobilise la notion de frontière pour me placer là où ces hiatus et ces décalages ont lieu. La frontière est dans ce cas l'espace où coexistent des éléments contradictoires. S'installer dans cet emplacement décentré est une démarche fondamentale pour essayer d'appréhender la complexité d'un objet propre à l'anthropologie du contemporain (Augé, 1994).

Bibliographie

AGIER, M. (2009), *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Paris, Academia-Bruylant.

AUGE, M. (1994), *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier.

FRIEDMAN, J. (1999), « Indigenous Struggles and the Discreet Charm of the Bourgeoisie », in *Journal of world-systems research*, vol, 2, summer, <http://jwsr.ucr.edu/>, pp. 391-411.